Document généré le 2 juil. 2025 00:38

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Signe d'usure

Soleils suspendus, de François Rioux, Le Quartanier, « série QR », 104 p.

Jennifer Beaudry

Numéro 236, printemps 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/64193ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Beaudry, J. (2011). Compte rendu de [Signe d'usure / *Soleils suspendus*, de François Rioux, Le Quartanier, « série QR », 104 p.] *Spirale*, (236), 67–67.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

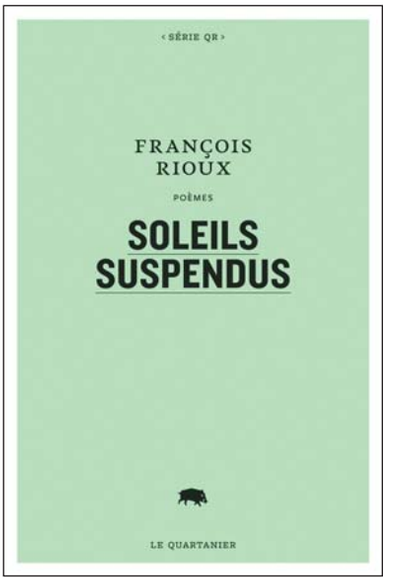
https://www.erudit.org/fr/

Signe d'usure

PAR JENNIFER BEAUDRY

SOLEILS SUSPENDUS de François Rioux

Le Quartanier, « série QR », 104 p.



Le dandy du XXIe siècle a un visage : accoudé au bar d'une taverne quelconque, il observe ce que les mots ne savent plus nommer — le banal — sans plastifier le quotidien. Le nouveau flâneur s'amuse à crever les emballages sous vide pour en révéler, à la lumière de ces *Soleils suspendus,* la matière.

François Rioux ne propose rien de neuf et c'est là tout le projet de *Soleils suspendus* : on fraternise avec nos pères (pairs). Il fait bon y retrouver Baudelaire et Mallarmé, mais on apprécie tout autant le clin d'œil à la culture populaire lorsque le poète emprunte à Jean Lenoir une ligne de son classique « Parlez-moi d'amour ». On s'y sent chez soi, certes, mais cette familiarité a un prix. Les scènes de *déjà lu* se multiplient et pourtant *rien n'a changé tout a changé.* Le lecteur a beau se trouver projeté dans une salle aux miroirs, la familiarité est source constante d'étrangeté. On peut se laisser prendre par cette folie : retrouver l'*origine* des mots et des paroles — projet difficile puisque aucune citation n'est exacte.

Voilà le propos essentiel qui se dégage de ce premier recueil que l'on peut lire comme une réinterprétation de l'œuvre baudelairienne et de tout un héritage poétique (et romanesque) moderne, mais surtout comme la démarche volontairement téméraire d'un sujet qui s'inscrit, non pas en faux, mais en décalage, dans cette filiation. Le rire, souvent jaune — comme un signe de complicité —, lui permet de pratiquer la critique comme l'hommage, tel ce clin d'œil au maître de la poésie moderne et à son « génial » photographe : *« Là c'est moi assis dans mon salon / mes dents mordent le vide / au-dessus des pas sourds et vivants / mes dents mordent le vide / un plaid sur les épaules / comme un Mallarmé photographié par Nadar / je fais semblant d'écrire / comme un Mallarmé photographié par Nadar. »*

Passage obligé pour tous les modernes que de se « faire tirer le portrait » par Nadar, mais aussi signe bien visible de la valorisation du sujet. Ne reste plus qu'à suspendre le portrait à l'arbre pour l'inscrire dans cette généalogie.

INVITATION À LA VARIATION

Soleils suspendus propose une mappemonde de nos désirs éteints, portés à bout de bras, au plus loin de soi, comme la cariatide moderne : *« plateau en équilibre / cariatide / tu vas entre les tables / le pas économe // et je répands de l'encre / sur le cahier / pour mettre un peu de chair / autour de tes os. »* L'acte d'écrire répond à la nécessité de couler la vie dans l'encre pour briser le moule d'un monde à sec. N'est-ce pas le propre du poète d'iriser, à l'aide d'un *single malt,* la putain ridée qu'est la vie ? De souligner la grave légèreté des matins faits de promesses non tenues ?

Et alors, il en est où ce monde ? A-t-il seulement changé depuis que Nelligan déclamait sa « Romance du vin » ? La réponse de Rioux est cynique, mais nuancée, non dénuée d'une certaine tendresse : *« Tout n'est que variation / dis-je fatigué et buvons encore / nous aurons le vif éclat de gaîté verte / les yeux une petite heure dans ce monde / vive le soir de mai que meure le feint homme. »* On aperçoit, à travers cette fenêtre sur le quotidien un peu noircie par les marées, quelque chose de grand, qui demande à être raconté. Or le poète ne gueule pas fort.

Il nous vient à l'esprit la figure de l'albatros de Baudelaire : cet oiseau majestueux dont *« [l]es ailes de géant l'empêchent de marcher »,* qui nous rappelle que le spleen n'est pas mort avec la fin du XIXe siècle. Ce recours aux clichés entourant le poète maudit pourrait agacer, si on ne sentait la volonté de s'en dégager. Le présent des sections « Poèmes périmés », « Marée / Mesure » et « Blanc souci » semble appeler la narration — plus libertine —, s'ajustant ainsi aux errances de la pensée, alors que la section « Été », en plein cœur du recueil, se développe à la verticale, suivant la spécularité du songe. L'enfance, que l'on dirait presque muette, est tout entière tournée vers l'ailleurs et le rêve, et n'est entrecoupée que par la parole des pères.

Le ton se fait plus léger en fin de parcours. Alors que le troisième segment du recueil, « Blanc souci (lettres) », faisait sourdre quelque chose de la brûlure vive *« de se savoir poète »,* pour refaire signe à Nelligan, et de l'incapacité à dire un univers trop prosaïque, le poète semble trouver un certain apaisement dans le jeu sérieux avec les mots — sa matière première — et dans la banalité toujours singulière du présent, comme si celui-ci permettait enfin à sa parole errante de s'arrimer.